

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

PREMIÈRE PARTIE

La Maison des Angoisses

III

(Suite)

Il y a là, aussi, trois enfants en maillot.

Liette va se réfugier contre la fenêtre, près du poêle...

Et elle jette un regard autour d'elle.

Rien. Une salle étroite, carrée, nue et très triste, aux murailles jaunes. La fenêtre prend sa lumière sur une cour. Dans le fond, une banquette. Les mères sont assises là. Et, en face d'elle, une pancarte où elle lit, écrite en très gros caractères, l'inscription suivante :

Toute personne qui présente un enfant en vue de l'abandonner est avertie que des questions vont lui être posées dans l'intérêt de l'enfant, mais qu'il lui est loisible de ne pas répondre ou de ne fournir qu'une partie des renseignements demandés. La production du bulletin de naissance n'est pas obligatoire.

Dans cette pièce, un casier vert scellé au mur, et c'est tout. Deux portes. L'une est celle par laquelle Liette est entrée, et communique avec le corridor. L'autre est la porte de la salle d'abandon.

Les femmes qui attendent sont silencieuses.

Pas un mot. Elles ne se regardent même pas.

Et les petits dorment, en leur maillot. Ils seront demain les frères et les sœurs de Bertine.

Elle serre contre son cœur sa fille qui vient de remuer. Un cri plaintif. C'est l'heure où elle lui donnait son lait. Elle a faim, la fillette. Mais elle est très douce ; après ce cri, il n'y en a pas d'autre. Seulement, Bertine reste éveillée et regarde sa mère, entre les plis lourds de la jupe qui lui fait comme un capuchon. Dans sa fièvre, la mère s' imagine qu'il y a, au fond de ce regard, un reproche ; que la petite comprend son infortune ; l'acte de désespoir que l'on va commettre sur elle.

Elle a un sanglot bruyant :

— Ne m'accuse pas ! Ne m'accuse pas !

Elle s'affaisse sur un banc et pleure.

Elle est près d'une femme qui la regarde sans émotion. C'est une grosse fille en cheveux, aux joues rouges, qui paraît pleine de santé et dont la mise est propre.

— Il en faut, du courage, n'est-ce pas ?

— Hélas !

Une autre se penche pour mieux voir Liette. C'est une blonde, maigre, avec des taches de rousseur, l'air vicieux et abruti.

— Ne vous désolerez pas, ma brave femme... Croyez-moi, on s'y fait vite...

Et, retirant d'un châle de laine noire un bébé qui était né depuis trois ou quatre jours seulement, elle ajoute, pour reconforter Juliette par son exemple :

— Tenez, moi, c'est le troisième !!

Liette se dresse. De sa poitrine s'échappent une exclamation de pitié et d'horreur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Je serais comme celle-là !!

Bertine, pour la seconde fois, pousse un léger cri.

Et toujours, dans sa fièvre, Liette croit entendre le reproche :

— Oui, tu es une mauvaise mère !... As-tu fait tout ce que tu as pu ?... Aux premières misères, tu t'es découragée... Tu fais bien de m'abandonner, puisque tu ne méritais pas les joies divines de la maternité heureuse que l'avenir te réservait peut-être !

Ses oreilles bourdonnent, ses tempes battent. Elle veut échapper à ce reproche. Elle se sauve. Elle quitte cette salle d'attente sinistre, et la voilà qui se retrouve dans la rue, toujours avec son enfant, et qui s'éloigne plus vite de la maison des angoisses, poursuivie par le cri plaintif de sa fille, et entendant aussi la voix de la femme qui disait, enrôlée par toutes les débauches :

“ Tenez ! moi, c'est le troisième ! ”

Depuis une heure elle marche, ainsi, au hasard, sans pensées et sans but. Comment se retrouve-t-elle rue de la Parcheminerie ? Pourquoi rentre-t-elle, machinale, dans la cour emplie d'immondices et sur laquelle, déjà, se répandent les premières ombres de la nuit ? Elle ne sait pas. Elle ne se rend pas compte. Elle ne raisonne rien.

Elle entre chez elle. L'enfant se plaint encore, puis se tait. Un reste de lait dans une tasse. Juliette emplit le biberon. La petite est calme ! Elle se rendort. Liette la garde sur ses genoux...

Tout à coup la porte s'ouvre, une femme paraît. Liette relève la tête.

C'est la Berlaude, une chandelle à la main.

— Vous dormiez ? dit la mégère en essayant vainement de sourire.

— Non, madame. Que venez-vous faire ici ?

— Vous n'êtes pas heureuse, hein ?

— Non, c'est vrai. Que vous importe ?

— Ne vous fâchez pas. Je viens à votre secours.

— Vous !

— Moi, telle que vous me voyez.

Liette la considère avec épouvante.

— Ecoutez, dit la Berlaude, j'ai compassion de vous et je veux vous sortir de la misère noire où vous êtes. Quand vous serez mieux portante, vous reprendrez votre travail comme vous l'entendrez. Mais je vous aurai toujours rendu un fier service...

— De quoi s'agit-il ?

— Qu'est-ce qu'il vous faudrait pour vivre, pour faire vivre votre marmot ?... Environ deux francs par jour, hein ? Avec les quinze francs de l'Assistance, vous seriez riche...

— Cela me suffirait, en effet.

— Eh bien, je viens vous les offrir moi...

— Et quel travail me procurerez-vous ? Je suis si faible que mes doigts ne peuvent rien tenir. J'ai dû cesser, depuis quelque temps, tout travail pour madame Jasmin, la lingère.

— Aucune besogne. C'est ce qu'il y a de plus chouette. Vous n'aurez qu'à vous croiser les bras.

— Je ne comprends pas. Expliquez-vous.

— Faut que vous soyez gnolle pour ne pas comprendre. Vous avez une gentille fillette. On gagnerait de l'or à mendier avec c'enfant-là sur les bras, auprès des églises. Prêtez-la moi. On en aura soin. Vous la retrouverez tous les soirs... Tous les matins, vous me la rendez...

Et je vous compterai quarante sous par jour... Et, si ça réussit, j'augmente... Pendant ce temps-là, vous ne fâchez rien. Vous restez couchée, vous mangez, vous buvez des drogues. Vous vous refaites un estomac. Hein ? vous ne pensiez guère à cela. C'est le bonheur qui vous arrive sous la figure de cette bonne Berlaude !... Rien à faire qu'à boulotter, et des pépettes tous les jours... Est-ce entravé ?...

Les yeux fixes, Liette ne bougeait pas. Elle avait bien compris et serrait convulsivement Bertine.

— C'est oui ?

— Non.

— Voyons, dit la Berlaude maternellement, ne fuyez pas la mauvaise tête. Où est le mal ? L'enfant ne souffrira pas. Je vous le promets. Du reste, ne serez-vous pas là pour veiller sur elle ? Faudra lui mettre d'autres nippes, voilà tout, parce que celles qu'elle a cachent trop son corps. Faut qu'on voie un peu de sa peau. Eh bien, et après ?... Il ne fait plus froid... Ça aguerrit les membres, le grand air... Les enfants des riches ont toujours les jambes nues... Pourquoi serait-il défendu aux pauvresses d'en faire autant avec leurs mômes ?... Tenez, dites oui... et ce sera trois francs... trois francs... je ne m'en délis pas...

Liette se leva et murmura sourdement :

— Allez-vous-en d'ici ! Allez-vous-en !

Et il y avait une si folle rage dans son regard que la Berlaude gagna la porte...

Là, elle s'arrêta une seconde et dit encore :

— Après réflexion, la belle, vous vous déciderez peut-être !

Dans la chambre de Liette, l'obscurité s'était refaite, très épaisse.

Et, parce que de nouveau revenait dans sa tête l'idée du suicide, plus importante que jamais ; parce qu'elle avait l'envie d'en finir, avec Bertine, mais parce qu'un restant de pitié vivait en elle pour l'enfant, l'infortunée s'enfuit pour la seconde fois de son taudis...

Et la voici, comme tout à l'heure, errant devant l'hospice... La maison est plus sombre encore et d'aspect plus lugubre.

Mais Liette sait qu'on y exerce l'hospitalité la nuit au si bien que le jour. A toute heure du jour, à toute heure de la nuit les mères malheureuses et les mères coupables trouvent la maison ouverte, et l'abandon est libre.

Elle sait qu'elle n'a qu'à entrer là et à dire : “ Prenez-moi mon enfant ! ” pour qu'on le lui prenne.

Elle sait que la discrétion la plus extrême est de rigueur ; qu'on ne cherchera pas à la connaître, et que, si elle veut cacher son visage et ne rien montrer de ses traits, cela lui est permis.

Mais qu'importent, pour elle, ces précautions ! Elle n'est pas coupable ! Elle n'est que malheureuse ! Ah ! la plus malheureuse de toutes !... Elle n'a pas à rougir de ce qu'elle fait ; elle y est contrainte par les doigts d'airain de la misère.

Elle sauve Bertine !

Adviennent d'elle-même ensuite, ce qui pourra !